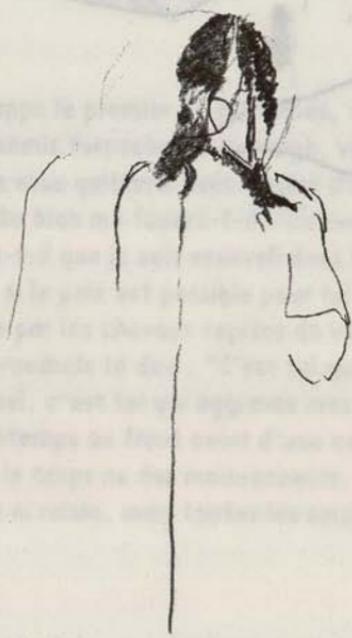


LA MC93 BOBIGNY ET LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

PRÉSENTENT

# IPHIGÉNIE AUF TAURIS

Mais que Jason frappe le premier coup, et que le sang  
manque et d'instinct, et que le sang  
où moi, Helen, je me suis précipitée, et que le sang  
moins hostile ? Et que le sang  
Barbaris ? Faudra-t-il que le sang  
le pais avec toi, et que le sang  
sans cesse frappeur les choses, et que le sang  
paix avec toi, et que le sang  
d'une main est cruel, et que le sang  
vols jamais le protège de la main d'une main de l'iphi  
d'une main est cruel, et que le sang  
l'effraie et qu'il se retire, et que le sang



JOHANN WOLFGANG GOETHE

*Le mythe grec d'Iphigénie et d'Oreste en Tauride, tel que le fit raconter Ovide, lui-même condamné à l'exil au bord de la Mer Noire, comme la fille d'Agamemnon, par un vieillard, barbare de Tauride :*

“Il y a dans la Scythie une région que nos ancêtres ont appelée Tauride, qui n'est pas loin de la terre des Gètes; je suis né sur cette terre et je n'ai pas honte de ma patrie; cette nation adore la déesse sœur de Phébus. Des temples y subsistent aujourd'hui encore, soutenus par d'immenses colonnes; on y accède par quatre fois dix degrés; la légende rapporte que la statue d'une divinité était dans ces temples; pour que tu n'en puisses douter, le piédestal est resté, privé de sa déesse; l'autel, qui était du blanc naturel de la pierre, a perdu sa couleur en rougissant sous le sang répandu. Une femme fait les sacrifices, ignorante des flambeaux de l'hymen, elle surpasse en noblesse les filles de Scythie. La loi des sacrifices est telle, ainsi que l'ont instituée les ancêtres, que tout étranger tombe, frappé par le glaive de la vierge. Thoas régna sur cette contrée, il fut célèbre sur la rive Méotide et nul autre ne fut mieux connu que lui sur les eaux de l'Euxin. Alors qu'il tenait le sceptre, une je ne sais quelle fille appelée Iphigénie y fit route à travers les airs fluides; on croit que, transportée à travers les mers, sous les nues, par des brises légères, elle fut déposée par Phébé, en ces lieux. Pendant de nombreuses années, elle présidait au rite dans le temple, faisant malgré elle ces tristes sacrifices, quand sur une carène pourvue de voiles, vinrent deux jeunes hommes, qui foulèrent notre rivage de leurs pieds. Ils avaient le même âge et la même amitié : l'un était Oreste et l'autre Pylade; la tradition conserve leurs noms. Aussitôt ils sont conduits à l'autel cruel de Trivia, les mains enchaînées derrière le dos. Sur les captifs la prêtresse grecque répand l'eau lustrale et entoure leurs blonds cheveux d'un long bandeau. Pendant qu'elle prépare le sacrifice et qu'elle voile leurs tempes de bandelettes et qu'elle

trouve toujours de nouvelles causes de retard : “Ce n'est pas moi qui suis cruelle, pardonnez-moi, jeunes gens, dit-elle; je fais des sacrifices plus barbares encore que cette terre; c'est le rite de cette nation. Mais de quelle ville venez-vous ? Quelle route faisiez-vous sur votre poupe si peu heureuse ?” Elle dit, et, entendant le nom de sa patrie, la pieuse vierge apprend qu'ils sont nés dans la même ville qu'elle. “Que l'un de vous, dit-elle, tombe victime de ce sacrifice et que l'autre s'en aille en porter le message au séjour de ses pères.” Pylade, décidé à mourir, ordonne à son cher Oreste de partir : celui-ci refuse; ils se disputent afin de mourir l'un pour l'autre. Ce fut la première fois où ils ne furent point d'accord; par ailleurs, leur concorde ne fut jamais troublée par aucun différend. Pendant que les jeunes gens mènent ce combat de la belle amitié, elle écrit quelques mots adressés à son frère : elle donnait un message pour son frère, et celui à qui elle le donnait, - admirez les hasards de la vie humaine -, c'était son frère. Sans tarder, ils enlèvent du temple la statue de Diane, et en secret une poupe les emporte sur les eaux immenses. Cette merveilleuse amitié de ces jeunes hommes, quoique tant d'années se soient écoulées depuis, a encore aujourd'hui un grand renom en Scythie.”

Ovide, *Les Pontiques*

Ce fut à Tomes, au bord de la Mer Noire, non loin de la Tauride, que l'Empereur Auguste choisit d'exiler Ovide. Dans ses lettres et ses chants de plainte, "Tristes", Ovide fit la description du paysage et du climat de son lieu d'exil. Il contempla la Grande Ourse, constellation du Nord, et cherchant, comme Iphigénie, le pays des Grecs avec son âme, il eut la nostalgie du Sud, de Rome :

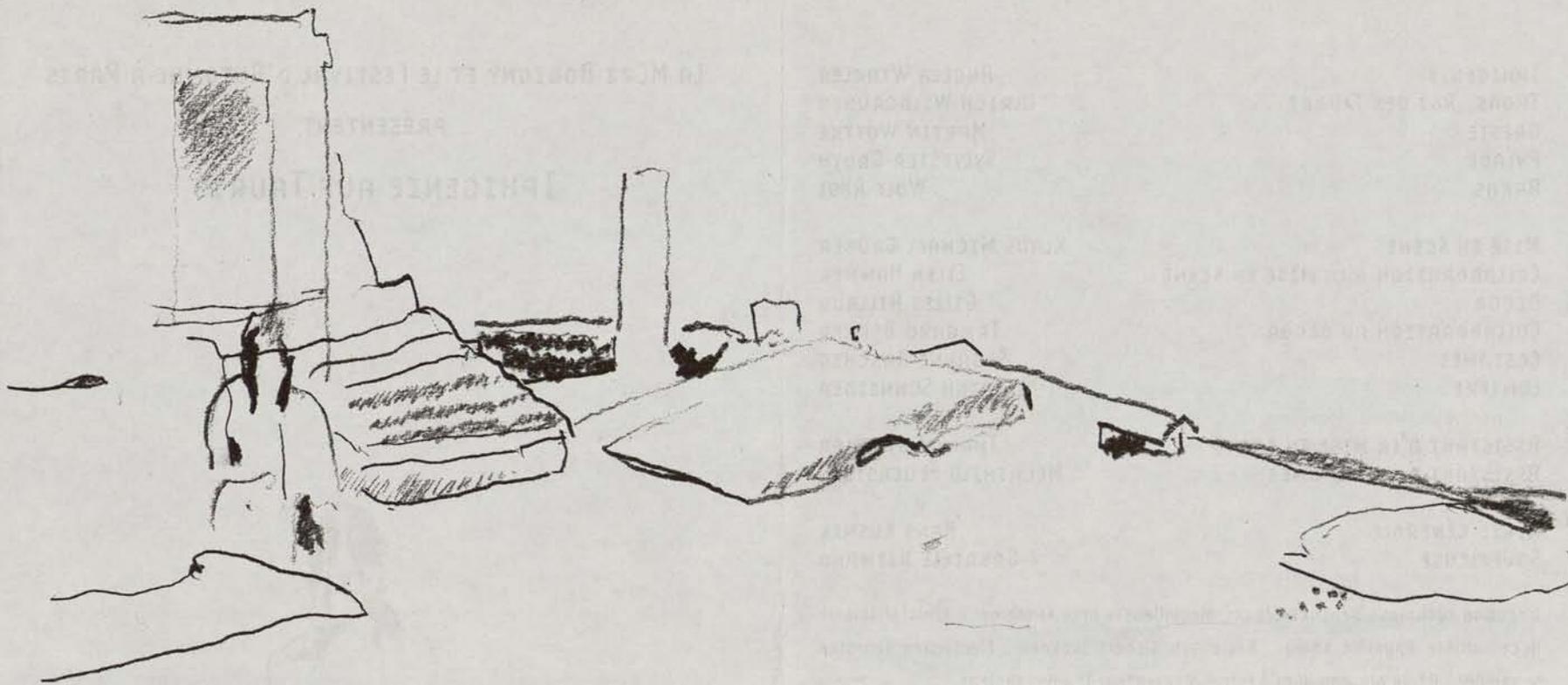
La région la plus proche de l'Ourse d'Erymanthe me retient, terre brûlée par le gel qui condense. Au-dessus il y a le Bosphore et le Tanaïs et les marais de Scythie, et quelques noms d'un pays à peine connu. Au delà il n'y a rien, si ce n'est un froid inhabitable... Ah ! comme il est voisin de moi, le bout du monde ! Mais lointaine est la patrie...

Mer que Jason frappa le premier de ses rames, et toi, terre qui ne manques ni d'ennemis farouches ni de neige, viendra-t-il le temps, où moi, Nason, je vous quitterai avec l'ordre d'aller en des lieux moins hostiles ? Ou bien me faudra-t-il vivre toujours en cette Barbarie ? Faudra-t-il que je sois enseveli dans la terre de Tomes ? En paix avec toi, si la paix est possible pour toi, terre du Pont, sans cesse foulée par les chevaux rapides de voisins ennemis, en paix avec toi, je voudrais te dire : "C'est toi qui es la pire part dans mon exil cruel, c'est toi qui aggraves mes malheurs. Tu ne vois jamais le printemps au front ceint d'une couronne de fleurs, tu ne vois jamais le corps nu des moissonneurs. L'automne ne t'offre ni pampre ni raisin, mais toutes les saisons te donnent un

froid immodéré. Tu tiens les mers enchaînées dans les glaces, et souvent le poisson nage dans la mer, enfermé sous un toit d'eau. Tu n'as point de sources, si ce n'est celles dont la boisson est presque marine, boisson dont on ne sait si elle apaise ou irrite la soif. Rare, et de plus stérile, dans tes champs déserts s'élève un arbre, et la terre est une autre image de la mer. Aucun oiseau ne se fait entendre, si ce n'est ceux qui, fuyant leurs forêts, boivent d'un gosier rauque l'eau des mers. La triste absinthe hérisse tes champs vides, moisson amère qui convient à ces lieux. Ajoute la peur, et les murs ébranlés par l'ennemi, et les flèches teintées et dégouttantes d'un virus mortel; ajoute que cette région est loin de tout et en dehors de toute route et qu'elle n'est sûre ni pour ceux qui vont à pied ni pour ceux qui vont en bateau."

Il n'est donc pas étonnant que, cherchant la fin de ces maux, je demande toujours un autre séjour.

*Les Taurai étaient un peuple barbare de la Scythie, qui vivait sur la presqu'île de Crimée. En analogie avec le projet de Racine pour une "Iphigénie en Tauride", Goethe inventa la désignation de "Tauris". Diane est le nom romain de la déesse grecque Artémis, fille de Zeus, et qui était, en tant que déesse de la Lune, la sœur jumelle d'Apollon, dieu de la lumière. On raconte qu'on lui offrit, en Tauride, des sacrifices sanglants. Goethe rédigea une première version de son "Iphigénie" - en prose - en 1779, mais c'est seulement en 1786, en Italie, qu'il en écrivit la version définitive, en vers iambiques.*



## CELUI QUI TROUVE UN FER À CHEVAL

Tournés vers la forêt, nous disons :  
Voici la forêt des navires et des mâts,  
Et les pins roses  
Libres jusqu'à leur faîte de l'épineux fardeau.  
A eux de grincer dans la tempête  
Pins solitaires,  
Dans l'air fou de colère, vierge de forêts;  
Sous le talon salé du vent, le fil rivé au pont dansant du  
navire gardera son aplomb.

Et le navigateur,  
Dans sa soif effrénée d'espace,  
Traînant dans de moites fondrières le fragile instrument  
du géomètre,  
Compare à l'attraction de la matrice terrestre  
La rugueuse surface des océans.

Et nous,  
Humant le parfum des larmes résineuses qui suintent à travers le  
bordage du navire,  
Admirant les planches  
Clouées, ajustées en cloisons  
- Ce n'est pas le paisible charpentier de Bethléem qui les posa,  
mais un autre,

Le père des voyages, l'ami du marin -  
Nous disons :  
Ils furent eux aussi sur la terre  
Incommode comme un dos d'âne,  
Leur cime leur faisant oublier les racines,  
Ils se dressaient sur la chaîne fameuse,  
Bruissant sous l'averse d'eau douce,  
Proposant vainement à la nue d'échanger leur noble fardeau  
Contre une pincée de sel.

Par où commencer ?  
Tout craque et ploie.  
L'air frémit de comparaisons,  
Pas un mot ne vaut mieux que l'autre,  
La terre gronde sous la métaphore,  
Et de légères carrioles  
Dans l'attelage criard d'envols d'oiseaux tendus sous l'effort  
Se brisent en éclats,  
En voulant affronter les favoris piaffants de l'hippodrome.

Trois fois béni qui dans son chant sait mettre un nom,  
Car le chant qui s'orne d'un titre  
Vit plus longtemps parmi les autres chants,  
Et le bandeau dont on ceignit son front le distingue  
parmi ses compagnons,  
Le guérit de la pâmoison, du parfum trop envoûtant,  
Intimité de l'homme,  
Parfum de la fourrure d'une bête robuste,  
Ou simplement senteur de la sarriette frottée entre les paumes.

L'air est parfois sombre comme l'eau et toute chose vivante y nage  
comme un poisson,  
De ses nageoires écartant la sphère,  
Compacte, souple, à peine tiédie,  
Cristal où les roues se meuvent, où regimbent les chevaux,  
Humide tchernoziom chaque nuit de nouveau retourné  
Par des fourches, des tridents, des pioches, des charrues.  
L'air est pétri aussi épais que la terre,  
Il est impossible d'en sortir, difficile d'y pénétrer.

De son vert battoir un frisson parcourt les arbres;  
Les enfants jouent aux osselets avec les vertèbres  
d'animaux défunts.

La frêle chronologie de notre ère touche à son terme.  
Merci pour ce qui a été :  
Je me suis trompé, je me suis égaré, j'ai perdu le compte,  
Et notre ère vibrait comme une sphère d'or,  
Creuse, coulée, soutenue par personne,  
Au moindre frôlement elle répondait : "oui" et "non",  
Comme un enfant répond :  
"Je te donnerai une pomme" ou "je ne te donnerai pas de  
pomme",  
Et son visage est l'exacte moulure de la voix qui prononce ces  
mots.

Le son tinte encore, mais la cause du son a disparu.  
Le cheval gît dans la poussière et s'ébroue dans l'écume,  
Mais la courbe abrupte de son encolure  
Garde encore le souvenir de la course avec les membres  
de toutes parts jetés,

Quand ils étaient bien plus de quatre,  
Autant qu'il est de pierres sur la route,  
De pierres quatre fois multipliées  
Par la foulée de l'amblier frappant le sol, luisant de chaleur.

Ainsi,  
Celui qui trouve un fer à cheval  
En souffle la poussière,  
Et le frotte avec un chiffon de laine jusqu'à ce qu'il brille,  
Alors,  
Il le suspend à la porte de la maison  
Pour qu'il se repose,  
Plus jamais il ne lui sera donné  
D'arracher l'étincelle au silex.

Les lèvres de l'homme,  
quand elles n'ont plus rien à dire,  
Gardent la forme de la dernière parole prononcée.  
Et dans la main il reste une sensation de pesanteur,  
Bien que l'eau gicle  
et que la cruche se soit à demi vidée  
sur le chemin du retour.

Ce que je dis maintenant, ce n'est pas moi qui le dis,  
Cela fut exhumé comme des graines de froment pétrifié.  
Certains sur les monnaies frappent l'effigie du lion,  
D'autres

une tête;  
Toutes sortes de pièces de cuivre, d'or et de bronze,  
Avec une égale majesté gisent dans la terre.  
Le temps pour les ronger y imprima la marque de ses dents.  
Le temps me coupe comme une pièce de monnaie  
Et déjà il me manque une part de moi-même.

Moscou, 1923

Ossip Mandelstam

Textes extraits de  
*Tristes* (Les Tristes) et *Ex Ponto* (Les Pontiques), de Ovide, traduction du latin par Emile Ripert,  
Ed. Garnier, Paris, 1957  
*Tristia*, de Ossip Mandelstam, traduction du russe par François Kerel,  
Ed. Gallimard, coll. "Poésie", Paris, 1975

Dessins de Gilles Aillaud, réalisés au cours des répétitions en janvier 1998.

IPHIGENIE  
THOAS, ROI DES TAUROI  
ORESTE  
PYLADE  
ARKAS

ANGELA WINKLER  
ULRICH WILDGRUBER  
MARTIN WUTTKE  
SYLVESTER GROTH  
WOLF REDL

MISE EN SCÈNE  
COLLABORATION À LA MISE EN SCÈNE  
DÉCOR  
COLLABORATION AU DÉCOR  
COSTUMES  
LUMIÈRE

KLAUS MICHAEL GRÜBER  
ELLEN HAMMER  
GILLES AILLAUD  
IRMGARD BERNER  
SUSANNE RASCHIG  
ERICH SCHNEIDER

ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE  
ASSISTANT AUX COSTUMES

THOMAS DITTMAR  
MECHTHILD FEUERSTEIN

RÉGIE GÉNÉRALE  
SOUFFLEUSE

HANS KUSNIK  
GABRIELE NIEMAND

Direction technique Beatrice Brex . Maquilleuses Urte Kusserow / Christel Thieme  
Accessoiriste Angelika König . Régie son Gisbert Lackner . Electricien Thorsten  
Schneider . Régie plateau Harald Edler . Décorateur Thomas Mielenz .

Mise en musique du Chant des Parques par Peter Fischer

Equipe de la Schaubühne pour les représentations à Bobigny : Directeur adjoint  
Friedrich Barner . Assistant du directeur technique Reinhard Wizisla . Peintre  
Johanna Meyer-Fölln . Décorateur Mario Teuber . Machinistes Gunter Grenner / Hans  
Krüger / Michael Martin / Peter Wetter . Electriciens Alexander Koppelman / Franz  
Schuff / Jutta Steffan . Habilleuse Marita Kaiser .

Equipe de la MC93 : Régie générale Jacques Bernier . Régie lumière Eric Louchet .  
Régie son Mathias Szlamowicz . Chef machiniste Jean-Pierre Barberot . Machinistes  
Philippe Barbier / André Boudic / André Breynaert / Karim Hamache / Philippe  
Lathière / Pierre Leblond / Hassen Sider / Claude Tardif . Electriciens André  
Borgeais / Quentin Descourtis / Gilles Garcia / Hélène Ricome / Eric Rosso /  
Jaufré Thumerel . Chef habilleuse Elisabeth Berthelin .

Production : Schaubühne, Berlin

Coréalisation : MC93 Bobigny / Festival d'Automne à Paris

Spectacle en allemand surtitré en français

Créé le 10 février 1998 à la Schaubühne, Berlin